

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 24 (1956)
Heft: 6

Artikel: L'homme du chemin canal
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-569655>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'homme du chemin Canal

par Daniel

C'est avec un peu de mélancolie, la dose nécessaire de résignation et surtout la satisfaction d'avoir été à la hauteur des circonstances que je me remémore parfois l'aventure qu'il m'a été donné de vivre, il y a déjà quelques mois.

C'était en plein hiver. Au bureau, nous nous trouvions dans un état d'excitation compréhensible. Le patron avait en effet décidé d'apporter à la maison d'indispensables améliorations. Depuis longtemps, nous nous plaignions de nos locaux mal éclairés, d'un âge canonique. En ma qualité de secrétaire j'avais même osé en toucher un mot à notre directeur. Celui-ci, homme charmant et généreux, s'était mis en rapport avec un entrepreneur et, sur la base de devis qui lui paraissaient raisonnables, il avait ordonné d'immédiates transformations. Aussi étions-nous contraints de travailler dans des conditions épouvantables. Avec mes dossiers, mes machines et mes livres, je passais mon temps à émigrer, d'une pièce à l'autre, non sans pester contre la trop louable bonté du patron.

Les équipes d'ouvriers se succédaient sans trève. Après les maçons, les plâtriers et les peintres, c'était maintenant le tour des menuisiers qui posaient fenêtres, portes et rayonnages. Trop occupé par mes déménagements continuels, je n'avais guère le temps de m'occuper de ce qui se passait autour de moi. Pourtant, un matin, l'un des menuisiers s'établit dans ce qui devait être mon bureau, afin d'y construire une vaste bibliothèque. Mes intérêts étant en jeu, je crus utile de regarder de près le travail qui allait s'y accomplir.

Ce menuisier était aidé par deux ouvriers qu'il tenait sous ses ordres. Notre premier entretien n'offrit rien qui soit digne d'être relevé. Toutefois, je sentis en moi l'éveil d'une curiosité encore jamais éprouvée. Le lendemain, je daignai prendre mon temps et, profitant de l'absence des deux manœuvres, j'engageai avec le menuisier une conversation qui se prolongea. Mon interlocuteur, âgé de 25 à 28 ans, avait un bon et franc visage d'ouvrier, des traits assez fins. Il n'était pas spécialement beau mais très plaisant à regarder. Ce sont surtout ses yeux qui retinrent mon attention. Il y avait en eux, lorsqu'il les posait sur moi, un reflet indéfinissable, à la fois affectueux et triste.

Que nous étions-nous dit? Rien que des choses banales, certes. Pourtant, j'en avais appris assez pour me sentir irrésistiblement attiré par cet homme. Et c'est ainsi que je pris l'habitude, chaque jour, de m'entretenir avec lui, faisant en sorte de nous trouver seuls. Il me parla de la façon de travailler le bois, et cela avec un enthousiasme sincère. Cet homme aimait son métier, ce qui me fit plaisir. Jamais il ne me parla de sa vie et je ne lui posai aucune question à ce sujet. Je lui montrai ma paperasse et lui racontai certaines histoires drôles qui s'étaient passées au bureau. Il en rit de bon cœur. Je le sentais souvent prêt à m'en apprendre davantage sur lui mais une ombre passait bientôt sur son visage et le triste reflet remplaçait dans ses yeux la lumière de saine gaieté qui, un instant, les avait illuminés.

Peu à peu j'acquis la certitude qu'il avait une nature identique à la mienne. J'en eus la preuve lorsque, l'observant sans qu'il le sache, je surpris certains gestes, une certaine délicatesse qui, pour un oeil averti, ne trompe pas! Mais c'était un refoulé. L'extraordinaire pudeur avec laquelle il me témoignait ses sentiments exigeait que j'agisse à son égard avec tact et patience. Il fallait d'abord que je connaisse son nom, puis son adresse. De ses camarades, je ne voulais rien savoir; j'avais honneur d'être discret. L'occasion me fut offerte d'une manière inespérée. Un jour, mon menuisier ne vint pas, retenu par un travail urgent dans une autre maison. Il me manqua terriblement. Nos conversations m'étaient devenues à ce point indispensables que je ne m'imaginais pas qu'elles puissent cesser. Malgré mon dépit, une idée lumineuse me traversa l'esprit. Je pris le téléphone et, m'adressant à l'entrepreneur chargé des transformations, lui demandai soit-disant de la part de mon patron, le nom de l'ouvrier qui avait dû s'absenter, ceci afin de mettre à jour les listes de présence des employés. C'était un mensonge mais que risquais-je? J'avais gardé l'anonymat. Et puis, d'ailleurs, peu m'importait: je tenais le renseignement voulu, c'était l'essentiel! Le soir, en rentrant, je chantais à tue-tête. Je chantais toujours en consultant le bottin qui, aimablement, me donna l'adresse souhaitée. Mon ami s'appelait Robert B. et demeurait au numéro 30 du chemin Canal.

Le lendemain, il revint pour terminer l'installation de mon bureau. Et, à quelque temps de là, il me quitta. Nos entretiens étaient finis. Quand il me dit adieu, il me regarda avec une tristesse infinie. Mais, comme les jours précédents, il resta muet. L'aveu ne se traduisit que par une longue pression de main à laquelle je répondis avec force. Je me composai la figure d'un homme malheureux; au fond de moi, j'exultais, car je savais où le rejoindre. Et je m'imaginais la tête qu'il ferait en me voyant apparaître pour lui avouer ce que nous n'avions pas encore osé nous dire . . .

Je ne connaissais pas le chemin Canal qui se trouve à la périphérie de la ville. Le lendemain du départ de mon ami, j'obtins la faveur de sortir et me mis à la recherche du chemin en question. Dans l'allée, il n'y avait heureusement personne. J'eus ainsi tout le loisir de lire les noms sur les boîtes aux lettres (ce qui m'amuse beaucoup) et de m'attarder à une modeste carte de visite qui portait seulement: «Robert B., menuisier». Ce renseignement ne me suffisait pas. Je savais bien qu'à cette heure mon ami travaillait. Mais quelque chose d'inexplicable me poussa à gravir les escaliers et à frapper à cette porte que je rêvais déjà de franchir un peu plus tard.

J'entendis des pas qui se rapprochaient. Que faire? Fuir? Mais qui était-ce? Sa mère, sa soeur, une femme de ménage? Il fallait que je le sache. —

La porte s'ouvrit; une femme se montra dans l'embrasure. Elle devait être jeune encore mais son visage était fatigué. On y lisait la résignation. Dans ses bras, elle portait un enfant; un autre enfant s'accrochait à sa jupe.

— «Vous désirez, Monsieur?»

Je devais répondre, inventer une excuse.

— «Monsieur B. est-il là?»

— «Oh! non, Monsieur. Mon mari est au travail. Puis-je lui faire une commission?».

Je ne répondis pas tout de suite car je venais de comprendre le pourquoi de ce regard navré que mon cher Robert posait sur moi. Je comprenais l'absurdité de ce mariage, de cette famille dont il subissait le poids. Je comprenais le drame de cet homme qui avait voulu se vaincre, faire comme les autres, suivre la voie habituelle et pour cela taire en lui des penchants que le monde réprouve. Mais on ne change pas sa nature ni celle de ses goûts.

— «Non, excusez-moi. Je repasserai. C'est pour du travail».

La femme me sourit et referma la porte.

Dehors, je hâtais le pas. Je me sentais infiniment triste, non seulement à cause de mes espoirs déçus mais surtout par la navrante découverte. Il y a des vérités qui font mal; celle-ci fut du nombre. Pendant longtemps je portai en moi la peine ressentie. Un moment, j'eus même l'envie de revoir mon ami Robert, de tout lui avouer et de lui offrir l'affection de mon cœur. A temps, je repoussai l'indigne projet, me refusant à ajouter un nouvel élément de trouble et de désordre dans un petit monde où le bonheur véritable n'avait déjà pas sa place.

Plus jamais je n'entendis parler de Robert. Mais j'ai présent à la mémoire l'étrange éclat de son regard dont j'avais su découvrir le secret.

Lettre à François

Mon cher François!

Pour la première fois, en vous écrivant, j'use du possessif puis qu'aussi bien l'autre semaine, par la faveur d'Eros, en l'honneur de qui, tous deux, nous avons allumé tant de fois des cierges symboliques, cédant — sans honte — à un désir croissant, loisir nous a été donné de muer «nos miens en nôtres». Nous étions si sûrs de notre tendresse, François, si convaincus que celle-ci commandait une communion où nos corps avaient, aussi, leur mot à dire, que vous n'avons pas, pour une fois, craint d'imiter notre maître Socrate décidant un jour, pour s'éprouver, de dormir sous la couverture d'Alcibiade sans le caresser. Nous nous sommes aimés comme des hommes et non pas comme de purs esprits. Nous n'en éprouvâmes aucune gêne si, dans ce don réciproque, nous avons trouvé une joie qui ne se peut comparer à rien.

Sur les bords du lac de Côme, dans le parc d'une villa somptueuse, il est un escalier tendu de gazon entre deux haies de cyprès alignés en sombres tentures. Les rampes de cet escalier sont faites de vasques étagées où, tombant de l'une à l'autre, des gouttes d'eau font une musique merveilleuse . . . Depuis le seuil lointain où notre amour est né, il m'a souvent plu de rêver que, jour après jour, rencontres après rencontres, lettres après lettres, accompagnées de la plus délicieuse musique intérieure, nous montions de pareilles marches, infiniment douces à notre pas. Je faisais là, François, le plus charmant des rêves . . . Mon bras était